

MISSIONS DU PACIFIQUE[1].

V. Nous avons promis de continuer l'analyse des lettres de nos Pères qui travaillent dans les Missions des diocèses de Nesqualy, de l'île Vancouver et du nouveau Vicariat Apostolique de la Colombie Britannique. Voici quelques détails sur le voyage de 1862 auquel ont pris part le R. P. D'HERBOMEZ, les Pères BAUDRE, LE JACQ et GENDRE et les Frères GUILLET et MACTAY. Nous les empruntons à la correspondance du R. P GENDRE en laissant à son récit son fraternel abandon : elle nous dira en même temps les premières campagnes apostoliques du nouveau Missionnaire et les consolations que la grâce a accordées à ses généreux efforts ; nous aurons sous les yeux l'histoire de la Mission Sainte-Marie depuis son origine jusqu'au milieu de l'année 1864 :

British-Columbia, 16 février 1863

César, voulant faire connaître la rapidité de ses conquêtes, n'emploie que trois mots : *Veni, vidi, vici,* et après il se tait. Que ne puis-je, moi aussi, pauvre Missionnaire de la lointaine plage, satisfaire les besoins de mon cœur et contenter les vôtres en n'employant que deux mots et demi, en vous disant avec un peu moins d'orgueil que le César de l'antique Rome : Je suis venu, j'ai vu, j'ai commencé le combat !

Pourquoi donc, me direz-vous, ne vouloir employer que

[1] Voir t. III, p. 161

trois mots ; n'y a-t-il rien à raconter ? Oh ! sans doute, j'ai beaucoup à raconter ; mais une voix plus forte encore que celle de l'intrépide P. FOLQUET retentit sans cesse à mes oreilles et me dit : Le temps, le temps pour les pauvres sauvages, pour ces aveugles qui soupirent après la lumière, et puis viendra le ciel et son éternelle durée, et tu t'entretiendras avec ceux que ton cœur n'oubliera jamais.

Cependant que de choses se sont passées depuis que j'ai vu pour la dernière fois, je puis bien le dire, les derniers rivages de la vieille Europe ! Parlons vite du *veni*.

Il est donc bien vrai que les habitants de l'Atlantique et ceux du Pacifique n'ont pu se nourrir de ma chair. Il est donc vrai que les loups, les ours de toute espèce, nos aimables cohabitants des forêts, n'ont pas encore eu l'honneur de me dévorer ; il est donc bien vrai enfin que j'ai trouvé le Grand-Lac et que je suis arrivé, ivre de joie, sur le théâtre de mes longs rêves, et que je remplis maintenant le divin ministère auprès des pauvres enfants des bois ! Oh ! dites pour moi merci, amour et gloire à Jésus par Marie Immaculée !

Je suis venu, et cela en pleurant, pensez-vous !... Pas du tout. Je n'ai pas encore versé une seule larme, et je n'ai connu que les joies et les récompenses du sacrifice ! Que c'est donc splendide, magnifique de voyager à travers les plaines immenses des deux océans !

Je suppose que vous avez reçu, il y a bien longtemps, une courte analyse de notre voyage sur l'Atlantique, analyse que j'ai faite en arrivant sur le continent américain, sous les chaleurs tropicales de Panama, pendant la brûlante neuvaine que nous avons été obligés de faire dans cette petite ville en attendant le départ d'un vaisseau faisant voile vers l'île de Vancouver. Embarqués à Panama le 1er octobre sur l'*Orizaba*, nous sommes arrivés en dix-sept jours à San-Francisco, ayant à rendre d'éternelles actions de grâces au bon Dieu et à Marie Immaculée *de nous avoir préservés* de mille dangers à travers le Pacifique. Il faudrait dix-sept bonnes pages pour vous décrire ce voyage de dix-sept jours, lequel me donne encore des maux de tête et des maux de cœur lorsque j'y pense Du-

rant les dix premiers jours, nous avons eu des chaleurs à fondre la moelle de nos os ; quoique la mer ne fût pas bien houleuse, nous dansions continuellement sur notre navire, qui ressemblait à un homme ivre. Je n'oublierai jamais le dimanche du saint Rosaire pendant lequel nous longions les côtes brûlantes de la *Guatimala*. Pas de messe pour célébrer cette belle fête de Marie, et, pour y suppléer, nous avons récité le Rosaire, et Dieu sait comment ! En vain le soir attendions-nous un peu de brise venant à notre rencontre du fond de l'Amérique du Nord ; au lieu du souffle frais du soir, nous avions continuellement la foudre, l'éclair, la tempête ; il fallait donc quitter le pont et entrer dans nos cabines, où la chaleur se concentrait.

Le second dimanche d'octobre, avec les premiers rayons de l'aurore, nous apercevions dans le lointain les côtes dorées de la Californie ; tandis que nos yeux contemplaient ces montagnes, douce réminiscence de la patrie, notre front, toujours ruisselant de sueur, fut agréablement caressé par une fraîche brise que nous préférions à l'or enfoui dans le flanc des montagnes qui se trouvaient en face de nous. Nous voici donc sous la zone tempérée ; courage ! dans quelques jours nous aurons de la fraîcheur à discrétion.

Le 17, à minuit, un coup de canon nous avertit que l'*Orizaba* arrive dans la capitale du Pacifique. Nous avons eu dix heures pour visiter San-Francisco. Et puis nous voilà en mer sur la *Sierra-Nevada* qui devait nous transporter sur la rive lointaine. De San-Francisco à l'île Vancouver, nous avons mis quatre jours seulement par une mer houleuse, en faisant de continuelles cabrioles. C'était magnifique ! nos côtes avaient changé de place, et c'est tout juste si notre tête tenait sur notre cou.

Voici enfin les courageux pèlerins au terme de leur voyage, voici la rive étrangère, les forêts, les montagnes, la portion de la vigne qui nous est échue en partage. Le cœur bouillonne, les pieds frémissent, le navire s'arrête, on saute, on bondit sur la grève. *Alleluia*. Voilà mon *veni*. Vous me pardonnerez d'avoir été si laconique et de vous avoir si peu décrit la seconde partie de notre beau voyage. *Vidi*.

Commençant par la fin, je vous dirai que j'ai vu, il y a trois jours, une chose qui m'a fait bien plaisir, comme vous pouvez le croire ; c'était votre lettre qui m'arrivait après un voyage de quatre mois. Oh ! j'ai été heureux ce jour-là, et pour comprendre ce plaisir qu'on ressent à entendre parler ceux qu'on a laissés sous le beau ciel de France, et que l'on aime tant, il faudrait savoir ce que c'est que le jeune Missionnaire perdu au milieu d'immenses forêts, étant jour et nuit avec des êtres humains qui ont une âme, mais quelle âme !... un cœur, mais quel cœur ! le jeune Missionnaire à 1,000 lieues de ceux qui versent des larmes au souvenir de son dernier adieu, ineffable mélange de joie et de tristesse !

Ah ! sans doute, je m'estime plus heureux que tous les rois de la terre, et je préfère ma croix d'Oblat de Marie Immaculée au sceptre du plus puissant monarque du monde ; cependant ! oh ! oui cependant, pauvre cœur, il a bien à dévorer dans le silence des bois des peines que le bon Dieu seul connaît, des angoisses que Marie, cause de notre joie, sait si bien adoucir.

Mais que dis-je ? Ah ! je dis que vues, à travers le télescope enchanté de l'imagination, les Missions étrangères sont magnifiques, souriantes au superlatif ; mais arrivé sur le lointain théâtre de la guerre sainte des saints combats du Seigneur, le beau rêve se dissipe et la réalité se fait jour. Mais patience et résignation ! Trompés par ce premier télescope, on en prend un autre, et c'est l'infaillible télescope de la foi avec lequel on entrevoit les portes de la gloire s'ouvrir et l'éternel repos préparé à l'heureux Missionnaire qui a tout quitté, qui ne veut et ne désire rien tant que de voir arboré et d'arborer lui-même sur toutes les plages de l'univers le glorieux drapeau de notre divine religion. Encore une fois, ineffable mélange de joie et de tristesse semblable à deux poids qui se font équilibre dans une balance. Croyez-le bien, si la tristesse du Missionnaire sur ces plages lointaines est souvent grande comme la mer, plus souvent encore sa joie est elle immense comme les océans.

Vous vous trouvez heureux dans le nouveau scolasticat du Sacré-Cœur. Et comment en effet ne pas se trouver heureux auprès du Sacré Cœur de Jésus et de Marie ? Faites une bonne provision de vertus dans ce saint asile afin que l'heure sonnant pour voler sur le champ du combat, vous soyez prêt à faire reculer tous vos ennemis. Je comprends maintenant, mais un peu tard, ce que nous disait Mgr GRANDIN, à Notre-Dame de l'Osier : Pour faire un bon Missionnaire il ne faut pas seulement avoir de la vertu, mais être *pétri* de vertu. Oh ! comme cela est vrai. Ici, la guerre est terrible ; on a à combattre non-seulement un diable, mais tous les diables, qui sont furieux de voir que nous venons les chasser de cet empire où ils règnent en souverains depuis que le monde existe : on a à combattre le monde qui a pénétré jusque dans ces sauvages contrées ; mais il est facile de mettre en fuite tous les diables de l'enfer en faisant un bon signe de croix, il est aisé de vaincre le monde : on le laisse aboyer ; l'ennemi le plus terrible c'est nous-même ; quel mauvais compagnon de voyage ! Patience, cependant ; si le bon Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Mais revenons un peu à notre voyage. La *Sierra-Nevada* nous ayant déposés sur le rivage de l'île Vancouver, nous avions hâte de diriger nos pas chancelants vers la petite chapelle de nos bons Pères pour y chanter un *Te Deum* sans égal. C'était le 22 octobre à dix heures du matin. Le R. P VICAIRE célébra la sainte messe, que j'ai servie et pendant laquelle il me semblait toujours être balancé comme sur le navire. Nous trouvâmes à la maison d'Esquimalt les RR. PP. PANDOSY et GRANDIDIER avec le bon Frère VERNET. Quel doux moment ! quelle entrevue ! quel revoir !

Le lendemain de notre arrivée, le Père PANDOSY me conduisit au camp des sauvages, où j'eus le bonheur de dire ma première messe sur ce lointain rivage en l'honneur de Marie Immaculée ! La chapelle était pleine de sauvages, tous heureux de voir ce grand *plète* venant leur annoncer la bonne parole. A la prière du Père PANDOSY, je dus leur adresser quelques paroles et, après la messe, grandes poignées de main,

grand *klarrawam* ou bonjour. C'en était donc fait, j'avais vu un spécimen des enfants de la forêt, qu'on appelle non sans raison des sauvages.

Après m'être reposé à Esquimalt des fatigues de notre long voyage, au lieu de rester quelques mois dans cette résidence pour apprendre la langue des sauvages, comme je l'espérais, j'ai été envoyé, le lendemain de la Toussaint, sur la rivière Fraser, où je vis et respire aujourd'hui.

Le beau jour de la Toussaint, je suis venu avec le P. Baudre à la ville de Victoria, dire la messe dans la petite chapelle des sœurs, tandis que le Père la disait dans une autre charmante chapelle des sœurs de la même famille. Après déjeuner, nous nous sommes rendus à l'Evêché, où Sa Grandeur Mgr Demers nous attendait pour l'assister à une messe pontificale : les chantres ayant fait défaut, nous avons dû nous contenter de l'assister à une solennelle messe basse, à laquelle se trouvait un petit nombre de catholiques Après un dîner assez modeste, j'ai regagné Esquimalt, laissant le P. Baudre tenir compagnie à Monseigneur. Enfin le lendemain je dirigeai de nouveau mes pas vers Victoria, en compagnie du P. Lejacq et du Frère Guillet, allant rejoindre le P. Fouquet qui nous attendait à Victoria pour nous mener à sa Mission de Sainte-Marie. Nous entrons dans un petit vapeur. Minuit sonne, la machine siffle et part. Adieu, île de Vancouver! Nous voilà de nouveau à nous balancer sur le Pacifique, à travers le golfe de Géorgie. Accoutumés aux charmants spectacles de l'Océan, nous aimons mieux prendre une cabine et aller dormir. La traversée n'a pas été longue ; après dix heures de navigation, nous étions rendus sans mal de mer à notre résidence de New-Wesminster, d'où je vous écris à l'heure qu'il est.

New-Wesminster est un petit village ou ville au berceau (*young town*), capitale de la Colombie Britannique. Tout près de cette jeune cité, pour ne pas dire dedans, se trouve la résidence du R. P. Fouquet, si toutefois on peut vraiment dire que le P. Fouquet a une résidence. Une pauvre petite maison de bois, comme le sont en général toutes les habitations de ces forêts, met notre tête à l'abri de la pluie. Devant la maison

s'élève, non pas très-élégante, une chapelle à demi achevée pour les blancs ; à 200 ou 300 mètres en amont vers la forêt s'élève, plus pauvre encore, la chapelle des sauvages Que nous sommes donc riches de pauvreté! Nous réalisons bien notre magnifique devise: *Evangelizare pauperibus misit me.* A mon arrivée, il a fallu me mettre à apprendre et le sauvage et l'anglais.

Deux jours après, tandis que le R. P. Fouquet retourne à Victoria pour faire sa retraite, et que le P. Lejacq et le F. Guillet montent à Sainte-Marie, moi je reste seul comme un ermite. Fais comme tu pourras, me dis-je à moi-même, parmi ces pauvres sauvages que tu ne comprends pas, au milieu de ces Anglais que tu ne comprends guère plus. Que je me trouvais donc drôle pendant ces premiers jours passés dans l'ermitage ! Je formais une communauté parfaite allant toujours en ordre. Quand je faisais ma cuisine, quand je pétrissais mon pain, lorsque je le faisais cuire sur une plaque de fer-blanc dans mon petit poêle, toute la communauté se trouvait présente au spectacle. Le point de la règle que j'observais le mieux après la charité fraternelle, c'était le silence : toujours, toujours grand silence, excepté lorsque, ennuyé par le tintamarre des rats, je leur disais : Taisez-vous donc ! au risque de lancer un anathème français à messieurs les rats sauvages qui ne le comprenaient pas. Enfin, qui ne fait pas comme il veut fait comme il peut, et tout va bien.

De retour, le P. Fouquet m'envoie faire du sauvage, non en théorie, mais en pratique.

Si j'aime à me promener avec vous aux environs d'Autun, j'aimerais aussi que vous vinssiez faire une petite excursion à travers ma paroisse. Je vous invite donc à l'entreprendre maintenant, car il ne fait pas excessivement chaud et vous ne perdrez pas de temps à essuyer la sueur de votre front. Je dois vous avertir que vous n'entendrez point au milieu de nos tranquilles vallées siffler les locomotives, défiler avec rapidité ces grands chevaux de feu qui vous entraînent tout un monde sur deux rubans de fer, bien différents du petit navire en bois sur lequel le pauvre enfant des forêts se balance à travers les

rivières et les lacs. Quand donc ces sauvages entendront-ils au milieu de leurs silencieuses contrées ces bruyantes machines? Quand verront-ils leur sauvage pensée devenue civilisée voler à travers l'espace sur un fil aérien, plus rapide que l'éclair? Si la fin du monde n'arrive pas vite, la chose n'est pas impossible. L'autre jour, environné d'un cercle de sauvages, j'essayai de leur faire comprendre ce que c'est qu'un chemin de fer et le télégraphe. Oh! si vous les aviez vus! Comme ils ouvraient de beaux yeux noirs. Que de cris de sauvage admiration se sont échappés de leur poitrine!

Venez donc, âmes apostoliques, vous dont le cœur bouillonne, ne pouvant contenir les flammes qui le dévorent, dont les pieds frémissent d'une sainte impatience sur le seuil de votre pieux sanctuaire, venez sur la plage lointaine, venez annoncer à ces âmes les vérités plus belles que toutes les inventions humaines, vérités de notre foi qui éclaireront leur âme désireuse de la lumière.

En attendant, faisons ensemble une petite excursion, une promenade dans les forêts américaines; que c'est donc beau, que c'est donc agréable! Je me propose de vous décrire à grands traits ma première expédition de Missionnaire sauvage.

Le 24 novembre, je suis obligé de quitter une petite maison de bois que j'habite depuis vingt jours et où j'apprenais la belle langue de mes chers paroissiens. Le Père FOUQUET, sous la direction duquel je fais mon noviciat de Missionnaire, me dit sans préambule: « Mon cher Père, vous allez partir à l'instant pour aller voir un vieux sauvage qui n'attend plus que le baptême pour mourir. Ce sauvage appartient à la Mission du P. CHIROUSE, mais ce Père ne peut maintenant franchir la montagne couverte de neige et venir baptiser son paroissien, allez donc faire un chrétien. »

Bravo! la pénitence est douce, je l'accepte volontiers; je ne sais pas encore faire de beaux sermons en langue sauvage, mais la pratique m'en apprendra plus que la théorie.

Le grand chef des *Semmiahmoo*, la princesse, sa femme, et son premier ministre sont venus pour chercher le *Plète*,

grand envoyé du Chef d'en haut. C'est donc avec ces trois personnages que je vais m'aventurer à travers les forêts et l'Océan. Les préparatifs étant faits à l'instant, nous voilà en route. Non loin de notre petite maison se trouve une grande et magnifique rivière dont le cours peut être comparé au Rhône. Pour traverser cette eau si fraîche, nos pieds ne nous servent de rien; aussi avons-nous hâte de les placer dans un tronc d'arbre, et à force de rames nous traversons le courant. Notre frêle esquif nous ayant transportés sur l'autre bord, nous reprenons l'usage de nos pieds et nous sautons à terre pour traverser une immense forêt. La princesse, tête nue, pieds nus, malgré les pierres, les épines, la boue, le froid terrible, n'ayant pour tout vêtement qu'une longue robe fine qui la couvre décemment, marche la première à travers l'étroit sentier, portant sur son dos un grand panier rempli de mille bagatelles; après elle, vient ma place. Je marche gai et content, n'ayant ni chaud ni froid, et chargé seulement de mon petit sac de voyage ; après moi, vient le premier ministre, qui n'a rien d'extraordinaire dans son costume ; il porte mon lit avec le sien, celui du prince et de sa dame, etc. Enfin le grand chef de la tribu ferme la marche ; son costume est tout à fait ordinaire, il est habillé comme un bourgeois qui mendie son pain, une longue chevelure ombrage sa tête et il a le cœur bon Ce brave chef est chargé d'un quintal et demi de saumon enfumé qu'il était venu pêcher dans le *Fraser* pendant la belle saison.

Nous avançons dans cet ordre à travers le domaine des loups et des ours. Aucun incident ne surgit durant notre longue traversée. Enfin, après cinq heures de marche au milieu de ces énormes cèdres, de ces arbres qui ont peut-être été arrosés par les eaux du déluge, nous arrivons sur la lisière du bois. De là, nous pouvons contempler l'océan Pacifique qui s'avance dans la forêt et forme une immense baie. Nous quittons le bois pour nous embarquer de nouveau sur un tronc d'arbre, qu'on appelle canot, et cette fois ce n'est pas sur une rivière, c'est sur l'Océan que nous allons voguer.

Mais attendez un instant... Pour nous rendre de la forêt à

l'endroit où mes sauvages avaient laissé le canot en venant, il fallait traverser un large marais tout rempli d'eau. Il y avait de quoi rire et chanter! Je trouvais la sauvagesse heureuse de n'avoir ni bas ni souliers, car elle ne souffrait pas tant que moi pour se tirer de la fange. A mesure que j'arrachais un pied, j'enfonçais l'autre presque jusqu'au genou. Après avoir cheminé péniblement dans ce marais, que le reflux de l'Océan inonde de temps en temps, nous arrivons à l'endroit où mes compagnons avaient laissé leur petite maison flottante. Mais, ô mésaventure! « *Hello kenim!* (Il n'y a pas de canot!) *Kapchioual!* (On l'a volé!) *Tlorrowem nsaika!* (Nous malheureux!) » Nous voilà donc bien montés! La nuit commence à nous faire perdre de vue tout sentier; il fait froid, et mes pieds prennent un bain dans mes petites bottes S'il faut retourner sur ses pas jusqu'à la forêt, pour passer la nuit à la belle étoile, cela n'est pas amusant! Et mon pauvre malade qui se meurt peut-être!! et nul moyen d'avancer, l'Océan nous ferme le passage!

J'entends alors mes compagnons qui commencent à murmurer entre leurs dents; bientôt ils se mettent à crier de tous leurs poumons pour se faire entendre à d'autres sauvages qui sont campés sur la rive opposée, afin que ceux-ci viennent à notre rencontre; mais la distance est trop grande, impossible d'être entendu. Mon chef se résout à chercher s'il ne pourrait pas trouver un canot, lorsque, grâce à la divine Providence, il aperçoit le sien amarré au loin sur le rivage. « *Tchako, tchako* (Venez, venez), s'écria-t-il; je vois mon canot. » Heureuse découverte! Bien vite nous nous rendons auprès du béni *kenim*. Nous sommes sauvés. Mais mes pauvres pieds ne sont pas tout à fait à l'aise, et ils n'y seront pas à travers l'Océan pendant la nuit. Courage! le missionnaire plus que tout autre est fait pour souffrir comme l'oiseau pour voler.

Je vous assure qu'il ne faut pas bien craindre le vertige pour oser s'aventurer sur les abîmes de l'Océan dans ce petit canot, qui se balance sur les flots comme une coquille de noix. Mais un missionnaire sera-t-il moins courageux qu'un sauvage?

Oh ! si vous saviez comme je me trouvais heureux au milieu de mes trois sauvages, dans mon petit canot glissant comme le vent sur la surface d'une mer tranquille, et tout cela au beau clair de la lune ! Oui, la lune se mirait gracieusement dans le cristal des eaux, mais ses rayons argentés n'étaient guère brûlants. Mes pieds, devenus inactifs, commençaient à geler, lorsque, pour me distraire, je me mis à apprendre à mes sauvages les litanies de la Sainte Vierge, et puis à les chanter avec accords ! Il me semble que Marie Immaculée, notre bonne mère, devait bien un peu sourire avec les anges, du haut du ciel, en entendant une musique si nouvelle.

Pour nous rendre au camp des *Semmiahmoo*, où se trouvait mon vieux malade, il aurait fallu voyager à peu près toute la nuit ; nous avons donc été obligés de camper pour ne pas nous exposer à nous égarer sur la mer, sans boussole. Nous abordons à la rive, au pied d'une immense forêt, dans un endroit où se trouve la loge de plusieurs sauvages. C'est là que je dois, pour la première fois, passer la nuit entière avec les pauvres enfants des bois.

Avant d'entrer dans la loge, le ministre de mon chef se met à crier : « *Plète, Plète*, *tchako!* (Le prêtre, le prêtre arrive !) » Et aussitôt tous les habitants du rustique palais se lèvent et forment la chaîne. J'entre en courbant ma haute tête et, avec beaucoup de cérémonie et de gravité, je donne la main en disant à chacun ce mot si célèbre parmi nos sauvages : *Klarawam*, c'est-à-dire : salut, bonjour, bonne nuit, adieu, au plaisir, au bonheur, au malheur, etc., enfin tout ce que vous voudrez. La cérémonie terminée, je me hâte de montrer mon nez et mes pieds à un bon feu allumé au milieu de la hutte ; vous n'aurez pas de peine à croire que j'estimais plus ce foyer que tout l'or du Pérou.

C'est à la clarté de cette immense flamme que je pouvais bien considérer la figure de ces pauvres sauvages qui se trouvaient si heureux de voir le Plète parmi eux. Tandis que je demeure debout devant ce grand feu, ne pouvant m'asseoir, parce qu'il n'y a ni fauteuil, ni chaise, ni banc, tous mes

sauvages se couchent par terre ou bien s'assoient sur leurs talons, comme les vieilles femmes de mon pays. Cependant la sauvagesse, qui avait le plus d'esprit, voyant que je ne me couchais pas par terre, prit une natte, plaça un panier dessus et me pria ensuite de m'asseoir sur ce trône sans égal.

Franchement, vous auriez ri en me voyant assis sur ce beau fauteuil, environné d'une vingtaine de sauvages qui me regardaient avec curiosité. Quelle position! Au moins si j'avais eu le plaisir de savoir la langue de ces pauvres enfants de la forêt pour leur parler du bon Dieu et de Marie Immaculée. Mais la chose n'était guère possible, étant seulement depuis vingt jours parmi ces malheureux, qui aimeraient tant le bon Dieu s'ils le connaissaient bien.

Cependant, grâce à une sorte de langage que je commençais à connaître, je pus leur dire bien des choses. L'hôtesse, dans son bon sens sauvage, vint alors me demander : « Bon chef, toi désire manger? » Ma réponse ne fut pas négative, comme vous pouvez le penser, et, ce soir, la moutarde aurait été superflue. Avec un si bon feu, la marmite a vite bouilli ; la cuisinière prépare une soupe de je ne sais quoi, dans laquelle elle fait bouillir du *kalakala*, ou poule sauvage. Le tout étant bien cuit, elle renverse le contenu de la marmite dans un large plat de fer-blanc; elle vient le déposer à mes pieds, me donne une cuiller et me dit : « Bon, mange, toi chef, et toi fini manger, nous manger. » A merveille! Pour le coup, je ne suis donc pas tout à fait parmi des sauvages.

Ayant apaisé ma faim dévorante, on passe à la ronde la petite assiette, et le tout disparaît en un clin d'œil. Au clair de ce grand feu, je récite pieusement mon office, après quoi vient la conversation de la veillée. La châtelaine se met, après souper, en train de faire sa toilette pour venir me parler. Cette curieuse créature fait chauffer une marmite d'eau, y trempe la tête, se savonne la figure, les cheveux, les oreilles; ensuite elle vient se peigner auprès de moi; et ce pénible travail dure à peu près une heure!! Vous pouvez juger si cette

pauvre tête est toujours en ordre. Quand elle eut fini, je l'envoyai faire la prière avec les autres. C'est un vrai plaisir d'entendre tous ces bons sauvages réciter soir et matin la prière que le P. CHIROUSE leur a apprise.

Enfin, voici l'heure du coucher. Mes braves sauvages veulent encore voir comment fait le Plète pour se mettre au lit. La cuisinière hôtesse du palais a fait mon lit à la place d'honneur, tout près du grand feu. J'ai bien garde d'imiter mes sauvages, qui se débarrassent de tout vêtement Après avoir quitté mon paletot, je m'enveloppe dans ma couverture de laine, et me voilà prêt à dormir. Laissez-moi vous dire en passant que le lit du Missionnaire en voyage consiste en une simple couverture de laine avec une peau d'ours, dans lesquelles il s'enveloppe pour dormir au pied d'un arbre, sur une planche, sur une natte quand il en rencontre, etc. Dans notre pauvre résidence, nous avons des couvertures suivant le degré de froid.

Cette nuit-là, je dors tranquille jusqu'à l'aurore du lendemain, où nous devons partir avec les premiers rayons du jour.

Nous voici donc de nouveau en canot, voguant à grande vitesse à la faveur d'une brise, cette fois un peu trop fraîche. Nous étions heureux de n'avoir pas le vent violent, autrement nous serions allés servir de déjeuner aux habitants du Pacifique. Vers midi, nous apercevons à l'horizon le pauvre hameau des *Semmiahmoo*, où demeurent mes bons conducteurs et mon vieux malade. A deux cents mètres du rivage, le premier ministre se met à crier encore : *Tchako le Plète!* Dans un instant, tous les habitants du sauvage hameau sont à faire la chaîne : aussitôt que j'ai mis mes pieds engourdis sur le sable de la rive, je commence à passer en revue ma petite armée : en voici des *klarawam!* Le grand chef, sa femme, le premier ministre viennent après moi et donnent aussi la main à tous. J'ai hâte de vite terminer cette grande revue pour aller voir si, dans la loge de mon chef, il y a un bon feu et si mon sauvage a eu la patience de m'attendre. Tout va bien ; je suis arrivé à temps.

Je trouve un nouveau feu plus beau que celui de la veille, même scène ou plus intéressante encore, nouveau repas préparé par une royale cuisinière, et servi sur une assiette toute fleurie.

Après que le chef eut dîné, je me fis conduire par lui chez mon catéchumène. Arrivé près de la porte de la pauvre loge, je dus entrer à quatre pieds. En effet, il n'y a que ce moyen pour pénétrer dans ce pauvre réduit, que le bon Dieu vient visiter par sa grâce. Quel tableau! Entrez avec moi et voyez : tout près d'un petit feu se trouve une vieille sauvagesse à la figure indescriptible. Cette pauvre créature est là, à genoux sur la poussière de la loge, faisant la toilette à son vieux mari. Elle avait appris que baptiser quelqu'un, c'est le laver ; aussitôt, se piquant d'amour-propre, elle s'était mise à laver la tête du patient sauvage, à frotter, à savonner cette pauvre tête d'un vrai squelette vivant. Ce manége dure environ une heure !

La bonne Lamié ayant terminé son baptême, j'endosse ma petite soutane de voyage, je prends mon surplis et ma blanche étole, et je m'agenouille à mon tour auprès de mon catéchumène. En vérité, il fallait vraiment avoir la foi pour s'agenouiller auprès de ce vrai squelette noirci par le temps, la misère et la douleur, pour verser sur son front l'eau régénératrice. Mais dans ce corps gisant sur une natte toute nue, à moitié recouvert par une mauvaise couverture de laine, n'ayant pas même de chemise, ou plutôt n'en ayant jamais eu, je voyais une âme jusque-là bien malheureuse, mais une âme qui, bientôt, sera plus heureuse que la mienne, car elle portera sans tache, auprès du trône de l'Agneau, la blanche robe de son baptême. Après quelques mots fournis par la circonstance et interprétés par le chef de la tribu, qui me sert toujours d'acolyte, je fis solennellement mon cinquième baptême, plaçant mon jeune chrétien sous le patronage de saint Joseph, en souvenir de notre bien-aimé Supérieur Général.

Je passai le reste de la journée avec mes bons sauvages, préparant une petite instruction que ces pauvres âmes seront si heureuses d'entendre.

A la tombée de la nuit, la petite cloche de la tribu tinte doucement le premier coup annonçant la prière. Aussitôt on fait toilette, on se prépare pour aller à la maison du Chef d'en haut. Un moment après, un second tintement se fait entendre, et aussitôt tous désertent leur loge et se rendent à la chapelle, plus heureux ce soir-là que les autres jours, car ils espèrent que le *Plète*, qui a le cœur bon, va leur annoncer la bonne parole.

Je me rends à la chapelle avec eux, et, après la prière et le cantique ordinaire, je dis à ces chers sauvages combien mon cœur était malade de ne pas savoir leur langue pour leur prêcher la bonne parole, mais aussi combien mon cœur était content de se trouver parmi eux et de les voir si bien faire la prière ; enfin, ayant un peu grâce d'état, je pus leur parler à mon aise assez longtemps. Figurez-vous que mon auditoire fut si content de mon sermon, que, le soir, après mon modeste souper, le palais royal où j'habitais se remplit encore, tous venant dans l'espoir de m'entendre de nouveau. Si ces pauvres enfants des bois étaient heureux, je l'étais encore davantage. Je leur fis alors un sermon commençant à la création et finissant à la fin du monde, en conduisant mes auditeurs dans la bienheureuse éternité Quel beau sujet de méditation pour eux. Plusieurs vieux sauvages et sauvagesses tremblaient de mourir sans être baptisés et de ne pas aller dans la terre d'en haut ; aussi, avant de les quitter, voulaient-ils à toute force que je les baptisasse. Bons sauvages, sans doute qu'ils ne mourront pas avant d'avoir reçu cette grâce si précieuse !

Bien que je trace ces lignes à la vapeur, je me vois contraint d'abréger cette espèce de description, qui n'aura d'autre intérêt pour vous que celui que votre fraternelle charité vous y fera trouver.

La seconde partie de ma première expédition sauvage n'est pas moins remplie d'aventures. Arrivés sur les bords du Fraser, on a encore volé notre embarcation ; la nuit est déjà très-obscure, nouvelle misère, cependant, mon bon chef, à force de chercher dans l'épaisseur du bois, trouve un méchant canot, grand comme le berceau d'un gros enfant ; n'ayant

pas autre chose, nous nous aventurons à travers cette immense rivière sur ce frêle esquif. Oh ! si vous aviez pu me voir au milieu du courant pendant les ténèbres de la nuit, cramponné au petit canot comme un perroquet à la barre de sa cage ! Enfin, grâces soient rendues à Dieu et à Marie Immaculée, j'arrivai sain et sauf, heureux et content, à ma petite maison de bois de New-Wesminster.

A peine remis de mon voyage chez les *Semmiahmoo*, je dois repartir pour aller dresser ma tente 15 à 20 lieues plus haut. Maintenant je suis Missionnaire, rien ne m'effraye ; voyager, courir, visiter ces sauvages forêts que je n'ai jamais vues, ainsi que leurs charmants habitants, c'est là mon bonheur.

Dès le matin, j'entre dans un nouveau canot qui flotte sur la rivière Fraser. Cette fois, mon maître est avec moi; deux sauvages et deux sauvagesses nous suivent pour faire monter, à force de bras, à force de rames, notre petite embarcation. Ne croyez pas, cependant, que le P. Fouquet et moi restions dans leur canot les bras croisés, ne faisant que contempler la belle nature sauvage ? Pas du tout, nous devons donner à nos fidèles l'exemple de toutes les vertus ; or la paresse n'est pas une vertu, donc il nous faut ramer Nous ramons, en effet, comme des galériens, au point de couvrir de honte les sauvages, qui aiment tant à cultiver l'oisiveté. Toute la journée se passe dans ce pénible travail, lorsque, enfin, un peu avant dans la nuit, nous apercevons le feu qui sort par la cheminée de la petite loge où nous allons camper. *Deo gratias*, car je suis rendu, j'ai les bras rompus à force de battre les flots avec ma petite rame ou pelle de bois. Nous voici arrivés dans une nouvelle résidence. J'entre dans le rustique palais, en courbant ma haute tête, bien entendu, et puis j'embrasse le bon Frère Janin que je n'avais jamais vu, et le Frère Guillet qui m'avait quitté depuis vingt jours. Tout va donc bien, même l'appétit, qui est bientôt satisfait par la dextérité du cuisinier Frère Guillet. Nous sommes à l'endroit que nous avons appelé Sainte-Marie. chef-lieu de la belle Mission que nous commençons à fonder.

Quelle intéressante narration, si j'avais le temps de vous raconter tout ce qui s'est passé à Sainte-Marie pendant l'espace de deux mois. Je ne savais vraiment pas où donner de la tête ; j'avais à apprendre trois ou quatre langues, à courir, soigner les sauvages, qui venaient déjà en grand nombre à Sainte-Marie ; j'avais, par l'ordre du R. P. FOUQUET, à faire la cuisine à moitié, afin que les Frères JANIN et GUILLET eussent la journée tout entière pour construire une maison et une église. Vous voyez que si je me porte bien, c'est parce que je n'ai pas eu le temps de devenir malade.

Le premier dimanche, j'ai fait quatre baptêmes à la fois, c'était splendide. Pendant la première semaine je suis remonté en canot pour aller voir un jeune sauvage qui se mourait non loin de Sainte-Marie. Arrivé au camp, j'entre dans la grande loge, au milieu de laquelle était gisant, sur une natte, le pauvre enfant, malade d'un terrible chaud et froid. Pour tout remède, les voisins avaient mis un grand baquet d'eau glacée à côté de sa tête, et le malade, dévoré par une soif brûlante, avalait à discrétion cette eau qui lui donnait la mort. Si je n'avais pas eu affaire à des sauvages, je me serais fâché ; cependant j'ai pu leur faire comprendre leur maladresse. J'aurais voulu immédiatement baptiser ce cher moribond et l'envoyer au ciel, mais il avait été baptisé, depuis quelques années, par un prêtre qui en a baptisé un grand nombre le long du Fraser. Un certificat de baptême me tranquillisa. Délivré de ce souci, je suis atteint par un autre. Depuis son baptême, cet enfant aura bien des fois sans doute noirci la blanche robe de son innocence ; il est donc nécessaire de le confesser. Pauvre Missionnaire, après un mois de séjour et d'études seulement, comment va-t-il faire ? J'ai immédiatement réuni tout mon savoir en langue sauvage ; j'ai mis à la porte de la loge tous les autres habitants, et puis j'ai confessé pour la première fois, et c'était un sauvage qui se confessait pour la première fois. Pensez s'il fallait avoir de la patience ! Il fallait pour ainsi dire me coucher sur la poussière de la loge pour entendre la voix mourante de mon pénitent. Enfin, j'ai pu m'en retourner, très-heureux de lui avoir

donné la sainte Absolution. Quelques jours après, on est venu m'annoncer que mon sauvage était mort très-content, en disant la bonne Prière au Chef d'en haut.

Je l'ai fait apporter à la Mission de Sainte-Marie et je l'ai enterré solennellement dans la forêt, à l'endroit désigné pour le cimetière, un jour de dimanche où j'avais à peu près deux cents sauvages avec moi. Quel spectacle pour ces pauvres enfants des bois, de voir pour la première fois un prêtre, revêtu d'un blanc surplis, enterrer un de leurs frères, et puis planter sur sa tombe le signe adorable du Salut! Avant que la fosse fût fermée, je fis un chaleureux discours à cet auditoire si attentif. Oh! comme il fait bon parler sur le bord d'une tombe entr'ouverte. Que n'avais-je le bonheur de savoir parfaitement leur langue? J'espère que ce pauvre enfant est monté immédiatement dans les cieux où il prie maintenant pour ceux qui ont contribué à l'éternel bonheur de son âme.

Deux jours auparavant, j'avais déjà enterré sans pompe une petite sauvagesse chrétienne qui s'était noyée dans le Fraser avec d'autres sauvages non baptisés, en se livrant à la pêche. Huit jours après, j'ai le bonheur de retourner au cimetière pour planter une nouvelle croix sur la tombe d'un nouvel ange parti pour la terre d'en haut. C'était une charmante sauvagesse de deux ans, nouvellement baptisée. La cérémonie de l'enterrement fut magnifique; j'avais fait orner la petite caisse de guirlandes de verdure et de fleurs blanches qui se trouvent sur certains buissons sauvages pendant l'hiver; une couronne de ces mêmes fleurs blanches ornait sa tête, et puis les petites sauvagesses baptisées la portaient en triomphe. Pendant cette cérémonie, j'ai versé des larmes, mais des larmes de bonheur, et les trois cents sauvages qui assistaient à la procession ont un peu compris cette fois le cœur des Missionnaires.

Je vais vous conduire pour la quatrième fois à mon petit cimetière. Tandis que Jésus naît tout petit enfant dans une pauvre crèche, qu'il vient mêler ses larmes divines à nos larmes, un jeune sauvage quitte cette vallée misérable et va chanter avec les anges le joyeux *Gloria in excelsis Deo.* Le

beau jour de Noël, je fais donc mon quatrième enterrement ; je plante une quatrième croix là-bas dans ce petit coin de l'immense forêt. Revêtu de mon surplis et de mon étole, je fais mettre en procession mes quatre cents sauvages et nous prenons le sentier du champ des morts. Vous pouvez bien le croire, je pleurai, et je fis pleurer mes sauvages sur la tombe entr'ouverte de cet ange parti pour le ciel. Figurez-vous, si vous le pouvez, sous quelle impression devait se trouver mon pauvre cœur. Me voilà entouré de près de quatre cents sauvages qui forment une couronne sur la blanche neige de la forêt, au milieu d'un majestueux silence, debout sur la tombe de ce charmant enfant mis en possession de l'éternel bonheur, le beau, le saint, le délicieux jour de Noel.

Voici Noël et sa joyeuse fête. Tandis que les deux Frères JANIN et GUILLET, la veille de Noel, ne songeant pas à déjeuner, travaillent de toutes leurs forces pour couvrir notre chapelle provisoire et mettre nos têtes à l'abri de la pluie, moi et plusieurs sauvages à mon service, nous transformions l'intérieur de la bâtisse en un vrai palais. A l'arrivée de la nuit, tout était fini, et le divin enfant, venant pour la première fois, dans la belle nuit de Noel, à Sainte-Marie, oubliait qu'un jour il naquit dans la pauvre crèche de Bethléem !

Noël sur la terre étrangère... Pour adoucir la rigueur de notre exil, le cher P. FOUQUET nous avait envoyé de New-Wesminster une boîte de bonbons, nous disant dans un petit billet. « Mangez sans scrupule le contenu de la boîte ; l'Eternel s'est fait petit enfant, il est bon aussi que nous devenions un peu enfants, » sage précaution pour ne pas mortifier notre mortification. Nous avions un baril de bœuf dont la salaison se perd dans la nuit des temps, dur et bien salé ; la rivière Fraser nous fournissait une boisson aussi abondante que fraîche ! Vive donc la joie ! En croquant les bonbons du P. FOUQUET, il nous semblait assister encore à ces joyeuses fêtes de famille qui ont lieu sous le ciel de la belle France.

J'ai passé le mois de janvier à Sainte-Marie, apprenant la prière et le catéchisme en trois langues à mes sauvages que j'aime tant. Bien souvent j'avais à mon catéchisme deux cents

à trois cents sauvages et sauvagesses assis sur leurs talons. Quel tableau ! Ah ! pauvres sauvages, comme j'aime à voir leurs yeux se dessiller à la douce lumière de la foi ! Comme je les aime ! Et en revanche laissez-moi vous dire, sans orgueil aucun, j'ai le bonheur d'en être aimé. « Oh ! Chef, me disent-ils, tu as le cœur bien bon pour nous, nous voulons aussi faire notre cœur bon pour toi. »

Voici une preuve de l'affection que j'ai acquise auprès de mes chers sauvages. Le R. P. Fouquet m'envoie une lettre pour me dire de descendre à New-Wesminster. Ayant reçu cet ordre, j'annonçai le dimanche soir à mes nombreux catéchumènes que mon cœur était malade, parce que j'étais obligé de les quitter pour descendre à New-Wesminster, eux que j'aimais tant, eux avec qui je voulais vivre et mourir, eux, enfin, à qui j'aimais tant à apprendre à prier le Chef d'en haut et la bonne *Malie* (Marie). A peine rentré dans ma petite maisonnette après le catéchisme, je vois arriver les chefs de toutes les tribus avec un éloquent interprète. Qu'est-ce que tout cela ? me suis-je dit en voyant mon rustique palais rempli de chefs et de grands dignitaires ; je ne craignais pas qu'on vînt m'assassiner, mais pourquoi donc une pareille ambassade ? Oh ! je ne croyais pas que les sauvages eussent tant d'esprit ou plutôt tant de cœur ! « Tous ces tayé ou chefs ici présents, me dit l'interprète, sont venus à ta maison pour te faire connaître leurs cœurs ; or, leurs cœurs veulent que tu restes parmi nous à Sainte-Marie ; nous sommes très-heureux de t'avoir ; depuis deux mois, nous avons toujours eu le prêtre ici pour nous instruire. Tu dis que tu nous aimes et puis tu nous quittes. Oui, il est bon que tu restes, tous veulent avoir bon cœur pour toi » Alors commencent les discours de chaque chef de tribu à tour de rôle, chacun dans sa langue barbare que je comprends en tchinook par l'interprète. C'était quelque chose de touchant. J'ai pu m'en défaire, en leur promettant de revenir immédiatement si le P. Fouquet ne venait pas me remplacer : c'était l'unique moyen de les apaiser.

Le lundi matin, je trouve un beau canot pour descendre à New-Wesminster ; c'est celui du grand chef des *hommhi* ; il

aurait fallu voir comme il était fier de conduire le prêtre. Quinze de ses gens l'accompagnent. Tous les sauvages sortent de leurs loges et viennent sur le bord de la rivière me toucher la main, j'étais ému : *Klarawam*, adieu, bons sauvages! Nous montons en canot, j'arbore mon drapeau blanc sur lequel brillent la croix et ces mots : *Religion*, *Tempérance*, *Civilisation*. Un vent léger l'agite agréablement. Nous récitons la prière du départ ; on entonne le chant de la rame, nous prenons notre élan sur les flots du Fraser. Trois cents sauvages, debout sur la rive, ont le cœur malade de me voir partir, et la brise du rivage nous apporte leur dernier *klarawam*.

Depuis bientôt un mois, je suis à faire pénitence à New-Wesminster. Je fais le citadin, et moi qui ne suis rempli que de bonnes manières sauvages, ici je dois parler anglais; jugez si je m'en tire avec honneur. Patience! en forgeant on devient forgeron.

J'espère bientôt remonter à Sainte-Marie, et puis, le printemps arrivant, j'aurai le plaisir de visiter les camps des sauvages, je n'ai encore fait que vingt et un baptêmes, mais j'espère que, à la belle saison, j'en ferai davantage. L'année dernière, les PP. Fouquet et Grandidier ont baptisé environ un millier d'enfants : priez bien pour nous.

Dans une lettre en date du 17 juillet 1864, adressée au Supérieur Général, le R. P. Gendre donne de nouveaux détails sur l'organisation de la Mission Sainte-Marie. Reprenons avec lui le récit de la fête de Noël 1862.

C'est au mois de décembre que je commençai enfin cette vie de Missionnaire sauvage que mon imagination m'avait fait entrevoir, dans le lointain, si souriante et si belle. Les Indiens des tribus voisines de la Mission, apprenant qu'un nouveau prêtre était arrivé à Sainte-Marie, vinrent en grand nombre pour me voir et célébrer avec moi la fête de Noel. J'étais heureux, je vous l'assure, de pouvoir donner pour la première fois une bonne poignée de main à ces pauvres sauvages. Une crainte altérait ma joie. Comment sans chapelle,

sans église, par un temps de pluie et de neige, mettre à l'abri cette réunion composée de plusieurs centaines de personnes? La Providence ne m'abandonne point. Pendant huit jours les nuages s'éloignent et donnent aux Frères JANIN et GUILLET le temps de préparer une demeure à Jésus naissant. Tandis que le Frère GUILLET fait un millier de petites planches dans un seul jour, l'excellent Frère JANIN, avec son intrépidité que la vieillesse ne lasse pas, emploie sa hache et son marteau de charpentier. Afin qu'ils ne perdent pas un seul instant, je me nomme cuisinier et je prépare la soupe et les bénies pommes de terre. Deux heures avant la nuit de Noël, l'infatigable charpentier clouait la dernière planche au toit qui devait nous abriter pendant cette nuit à jamais solennelle Les plus belles fleurs de la pauvreté brillaient sur notre autel; elles rappelaient qu'un jour le Fils de Dieu naquit dans une étable. Un peu de mousse et de fougère cueillies sous les grands cèdres de la forêt, quelques guirlandes de verdure, deux bouts de chandelle plantés dans la mousse, une lampe suspendue à la porte de ce nouveau temple, lampe rappelant l'étoile de Bethléem ; voilà tout le luxe du palais du Roi des rois. Fasse le Ciel que Jésus ait trouvé dans le cœur de nos sauvages la simplicité et la bonne volonté qu'il trouva dans le cœur des bergers ! Je ne puis vous exprimer, vénéré Père, le bonheur qui inonda mon âme durant cette nuit, lorsque le Dieu de l'Eucharistie vint s'immoler entre mes mains et nous bénir, lorsque, à la pâle clarté de la lampe, je promenai mes regards sur un auditoire aussi nouveau et lui racontai, profondément ému, l'amour du fils du Chef d'en haut pour nous tous méchants ; ce fils du grand Chef, Jésus Christ, né dans une pauvre étable, mort sur une croix pour nous conduire dans la bonne terre d'en haut! ..

Dieu m'avait aidé dans cette circonstance ; son secours ne me fut pas moins sensible dans un autre embarras où je me trouvai quelques jours après. Une nuit, un sauvage arrive dans ma pauvre loge, où, auprès d'un bon feu, j'écoutais, sans me lasser, les longues et intéressantes histoires du Frère JANIN : « Viens, Chef, me dit-il, ma femme, non loin, mourir,

beaucoup malade, elle. » Je me rends immédiatement avec le Frère auprès de la sauvagesse. Elle était à l'agonie, une fièvre épouvantable la dévorait. « Hâtez-vous de la baptiser, me dit le Frère, car si cette fièvre continue, elle va être emportée à l'instant. » Je la baptise ; mais une crainte me reste. Cette femme est sur le point de devenir mère. Quel sort est réservé à son enfant ? Ma perplexité devient extrême... Je fais à Dieu une ardente prière et je remets le tout entre ses mains. Je regagnai alors ma cabane, il était près de minuit. Le lendemain, je me lève avec les premiers rayons du jour, tout transi, car le vent avait accumulé la neige dans notre pauvre demeure. Un moment après, je vois entrer mon vieux sauvage portant dans un mouchoir un enfant nouveau-né : « Ma femme, me dit-il, n'est pas morte, voici son enfant, hâte-toi de le baptiser, car il est bien faible. » Jugez, mon bien-aimé Père, si je dus sourire de bonheur ! Vite je fais chauffer mon eau baptismale qui était glacée, et avec une joie aussi grande que si j'avais eu à baptiser un roi, je revêtis de la blanche robe de l'innocence cet enfant de bénédiction. Quelques instants après, semblable à l'hirondelle de nos montagnes, il quittait les frimas, pour s'envoler sous un ciel plus doux, de sorte que je puis dire avec plus de vérité que le poete : comme une tendre fleur, il n'a vécu qu'une aurore. Sa mère ne tarda pas de rejoindre son fils et de s'asseoir avec lui auprès de Dieu.

Le reste de ce premier hiver s'est passé d'une manière assez monotone. J'ai hâte d'arriver à notre grande fête de Pâques, qui nous a donné de bien douces consolations.

Depuis longtemps nous avions annoncé aux sauvages que bientôt se célébrerait le grand jour du Chef d'en haut, et qu'il serait bon qu'ils se réunissent aussi nombreux que possible à Sainte-Marie. Par curiosité aussi bien que par dévotion, nos chers paroissiens n'ont pas manqué à l'appel. Quinze jours avant la fête, plus d'un millier se trouvaient déjà assemblés auprès de notre palais de bois Un jour, il en arriva cinq cents à la fois, venant de cent à deux cents milles. Décrire le costume et la physionomie de ces Indiens, ce n'est pas chose fa-

cile. Les deux tiers marchent nus pieds, les trois quarts n'ont d'autres chapeaux que la voûte des cieux ; la grande majorité, par une vanité qui fait peur, ont rehaussé leur figure sauvage, en la barbouillant avec une couleur rougeâtre, qui achève de faire de ces pauvres êtres de vraies caricatures ; le nez d'un assez grand nombre est décoré d'un morceau de fer, d'os ou de bois qui leur traverse les narines. Quelques-uns sont habillés à l'européenne, d'autres en sauvage, c'est-à-dire revêtus de peaux d'animaux féroces; enfin, la plupart sont sérieusement drapés de la tête aux pieds dans des couvertures de laine rouges, blanches et noires. Nos sauvagesses portent sur leurs épaules leurs enfants, gros et petits, artistement ficelés dans un panier. Quelle pittoresque procession! Les flots du Fraser se courbaient sous leur marche triomphale; dix canots voguaient ensemble sur cette belle rivière. Tout l'équipage ayant mis pied à terre à Sainte-Marie, deux processions s'organisent à l'instant. Il y avait déjà plus de deux cents sauvages à la Mission; ils se réunissent; à un moment donné, tous se trouvent rangés sur une même ligne et ils forment une chaîne dont le P. Fouquet est le premier anneau; je suis le second, puis venaient nos élèves, dont je vous parlerai bientôt, et le reste à la file. La deuxième ligne est formée par les arrivants. Le P. Fouquet donne le signal; aussitôt la seconde procession s'avance pour toucher la main à la première, qui reste immobile. Pendant cette longue cérémonie, le carillon de Sainte-Marie fait entendre ses joyeuses volées. Bien sûr, si le Saint-Père et le Sacré Collége avaient abordé sur cette plage lointaine, nous n'aurions pas pu déployer une plus grande solennité.

Jusqu'à Pâques, je vis chaque jour arriver de nouveaux visiteurs. L'embarras d'abriter tous ces sauvages se présenta plus sérieux qu'à Noel, car je les comptais par milliers. Dire la sainte Messe dans notre petite maison, c'était affliger le grand nombre, qui n'aurait pas aperçu le prêtre ; construire un autel en plein air, c'était s'exposer à l'intempérie de la saison très-pluvieuse. Cependant, à l'exemple du R. P. Fouquet, comptant sur la divine Providence qui ne fait pas défaut

au Missionnaire sauvage, j'embrassai ce dernier parti. Des milliers de bras se prêtèrent généreusement pour élever un temple de verdure sous le dôme azuré des cieux; au centre, nous construisons un autel dont la pauvreté fait toute la richesse.

Au milieu de ces préparatifs, je cultive l'âme de mes bons sauvages. Le jour de la fête de N.-D. des Sept-Douleurs, j'eus le bonheur de faire vingt-neuf baptêmes, et je promenai avec délices mes regards sur ces petits anges que je venais de donner à Dieu. Le Vendredi-Saint, à trois heures, je réunis mon peuple au pied de mon autel inachevé; là, revêtu de mon surplis et de mon étole violette, ayant à mon côté mes différents interprètes, j'ai dit à ces Indiens attentifs le sujet de notre réunion à pareille heure. Après avoir parlé assez longtemps, nous nous sommes tous mis à genoux au pied de ma croix qui brillait sur l'autel, et j'ai chanté tous les versets du *Miserere*, tandis que mes élèves, et plus de mille voix, redisaient, après chaque verset, le *Parce Domine*, etc., que je leur avais appris la veille. L'exercice se termina par la prière en différentes langues.

Mais voici le grand jour de la Résurrection : le temps est magnifique ; c'est un vrai jour de printemps, tel que j'osais le désirer. Quand tout est préparé, la petite cloche s'éveille, et ses joyeux tintements me font accourir auprès de mon autel. Trois mille sauvages l'environnent. Les chefs des tribus ont apporté le drapeau que le P. Fouquet leur a donné il y a deux ans, le mien et celui de mes élèves, vingt oriflammes arborées à de hautes et belles perches forment une demi-couronne en face de l'autel, et flottent agréablement au gré d'une douce brise. Enfin la Messe commence ; elle est dite non sans émotion ; elle est entendue avec une attention sans égale. Mes chers élèves chantent l'*Alleluia* ; tous le répètent à l'envi. Je puis dire que chaque sauvage, en ce beau jour, a au moins répété un millier d'*Alleluia*. Trois millions d'*Alleluia* sont donc montés vers le ciel de cette plage où quelques mois auparavant on n'entendait que le chant des oiseaux ou le cri des animaux féroces. Je ne puis vous exprimer les sentiments qui

dominaient mon cœur, au moment où j'offrais l'adorable Sacrifice, en présence de cette nombreuse réunion, sous la voûte étincelante du ciel, au sein de l'immense forêt ; j'étais ivre de bonheur, et la reconnaissance ramenait mon souvenir auprès de vous, vénéré Père, première cause de ma félicité. Oh ! je m'estimais heureux d'être Oblat de Marie Immaculée !

Le travail ne me manquait pas, ni les sollicitudes. Une nouvelle complication vint les augmenter. La petite vérole, apportée par un sauvage d'une tribu lointaine, se mit dans le camp. Une quinzaine en furent atteints. J'ai eu le bonheur de baptiser onze de ces pauvres victimes. Dix de ces nouveaux chrétiens sont morts après leur baptême ; le onzième, un jeune sauvage de douze ans a échappé, grâce aux soins que nous lui avons prodigués. J'aime avec prédilection ce charmant enfant, appelé Félix. Quatre sauvages sont morts sans que j'aie pu découvrir le lieu de leur retraite, car, se sentant saisis par la contagion et ne voulant point communiquer le mal aux autres, ils s'étaient éloignés sans me prévenir ; toutes mes recherches ont été inutiles. Si j'ai été heureux d'en envoyer dix au ciel, j'ai été bien peiné d'apprendre que quatre étaient morts dans l'infidélité, à quelques pas de notre demeure. Mon petit cimetière s'est agrandi ; en ce moment, seize croix ombragent seize tombes où reposent les enfants que j'ai donnés à l'Eglise.

J'eus bientôt un triste exemple de l'imprévoyance de nos pauvres sauvages. Une nuit, j'allai, à la clarté de ma petite lanterne, baptiser deux sauvagesses gravement malades et qui moururent bientôt. Voici comment est morte l'une d'elles. Le lendemain du baptême, je m'empressai de leur faire une visite et j'en trouvai une presque expirante, entièrement abandonnée de ses parents et de ses amis. Point de feu pour réchauffer ses membres à demi glacés, un peu d'eau froide dans un vase dégoûtant pour étancher sa soif ardente était le seul soulagement qu'elle avait reçu de la main de ceux qu'elle aima sur la terre. Ce spectacle m'émut profondément. Par le chemin le plus court, je reviens à mon logis ; je prépare un vase rempli d'eau chaude, que j'adoucis avec un peu de cassonnade et

j'emporte quelques allumettes pour faire un petit feu auprès de ma pauvre malade. Tandis qu'elle boit avec délices cette douce boisson, j'allume le feu à trois pieds de distance de la natte où elle gît ; je me retire, après avoir épuisé toutes les ressources de ma charité, et je vais faire la classe à mes chers élèves ; à peine est-elle terminée, qu'ils se précipitent pour prendre leurs ébats. En sortant, ils aperçoivent un grand feu du côté où j'avais laissé la sauvagesse moribonde : « Vois, chef, me disent-ils, là-bas grand feu ! » Je pousse un cri et je vole vers le théâtre de l'incendie ! Hélas ! c'en était fait de la pauvre Marguerite ! Un sauvage avait pénétré dans son logis après mon départ, avait augmenté l'intensité du feu et s'était éloigné, ne prévoyant pas le danger auquel il avait exposé la sauvagesse. Le P. Fouquet et moi avons recueilli ses pieux restes purifiés par l'eau sainte, la misère et le feu, et nous les avons religieusement ensevelis. Ces différents accidents produits par la maladie et le feu ont contristé ces belles fêtes de Pâques dont je ne perdrai jamais le souvenir. J'ai eu la consolation de conférer soixante-trois baptêmes, dont cinquante-deux à de petits enfants et onze à de grandes personnes ; j'ai fait dix enterrements, donné un grand nombre de billets de tempérance, et enfin vacciné environ deux cents sauvages.

(La suite prochainement.)


